Document generated on 04/19/2024 12:36 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Santiago-Sarajevo

Michel Vaïs

Number 146 (1), 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68872ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vaïs, M. (2013). Santiago-Sarajevo. *Jeu*, (146), 120–125.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MICHEL VAÏS

SANTIAGO-SARAJEVO

Que peuvent bien avoir en commun deux villes situées aux antipodes l'une de l'autre ? D'un côté, la souriante capitale du Chili, vibrante de ses éternelles contestations étudiantes et peuplée de gros chiens errants aussi indolents que les vaches sacrées de Mumbai ; de l'autre, la capitale martyre de la Bosnie-Herzégovine, encore marquée, 20 ans plus tard, par les bombardements pleuvant des positions serbes installées dans les montagnes qui surplombent la ville.

Jamais je n'aurais imaginé qu'une simple et courte pièce de théâtre chilienne, vue à Sarajevo en octobre 2012, m'aurait à ce point remué ! Intitulée *Villa* et jouée par trois jeunes femmes dans la trentaine, l'œuvre écrite et mise en scène par Guillermo Calderón, du Teatro Playa, trouvait de cruels échos auprès du public bosnien[1], ravivant des plaies encore trop sensibles.

Campons d'abord le décor. J'étais à Sarajevo pour présider un jury de l'Association internationale des critiques de théâtre, pour la 52e édition du Festival de théâtre MESS[2]. Événement vénérable, même s'il faut préciser que, pendant le siège de la ville (du 6 avril 1992 au 14 décembre 1995), le MESS a produit des spectacles mais n'a pas pu tenir de festival, qui n'a repris qu'en 1997. Il s'agit néanmoins du plus ancien festival de théâtre des Balkans et, cette année, l'offre consistait en 33 spectacles présentés en dix jours. L'acronyme MESS, qui signifie « petite scène expérimentale », désigne un festival qui fut d'abord national, puis composé de spectacles provenant de toute l'ex-Yougoslavie, et, depuis seize ans, qui est devenu véritablement international, accueillant de grands noms de la mise en scène, comme en 2012 Romeo Castellucci et Heiner Goebbels. Composé aujourd'hui de plusieurs sections (spectacles pour enfants, bébés inclus, ou de danse-théâtre, d'étudiants ou de quasi-amateurs…), le MESS accorde des prix remis par quatre jurys, dont deux internationaux.

1. On dit à Sarajevo que les habitants de la Bosnie sont des Bosniens, le terme « Bosniaques » désignant plus particulièrement les Bosniens musulmans.

2. J'étais l'invité du Festival MESS de Sarajevo. Le prix de la critique internationale a été décerné à *Hard to be a God* des Hongrois Kornél Mundruczó et Ivette Bíró, une mise en scène de Kornél Mundruczó, par le Proton Cinema Budapest, et une mention spéciale a été accordée par le jury à *Villa*, mais pas à *Discurso*, alors que les deux pièces font toujours partie du même spectacle. Le FTA a présenté à Montréal *Neva* et *Diciembre* du même Guillermo Calderón en 2009. J'ai d'ailleurs recommandé *Villa* à la directrice du FTA, qui m'a dit songer à l'inviter prochainement.

Les nombreuses tombes de Sarajevo. © Michel Vaïs.

Pont en forme de nœud sur la rivière Miljacka, à Sarajevo. © Michel Vaïs.

Avec les festivals de Belgrade (la 46e édition du célèbre Bitef venait juste de se terminer) et de Novi Sad en Serbie, de Zagreb en Croatie et de Maribor en Slovénie, il existe donc dans tous les pays de l'ancienne fédération yougoslave un réseau bien fertile d'échanges culturels. Qui aurait pu croire cela possible il y a 20 ans, alors que tous ces gens se livraient une guerre sans merci, dont les traces sont, hélas ! encore bien visibles, et qui a fait 11 541 morts sarajeviens ?

D'abord, les tombes

Ce qui frappe surtout, lorsqu'on arrive à Sarajevo, ce sont les tombes. Il y en a partout, à commencer par les parcs et les jardins publics qui bordent le boulevard Tito (on n'a jamais débaptisé cette majestueuse voie du centre-ville, et les portraits du maréchal se vendent toujours bien au marché). Mais les tombes proprettes fleurissent aussi autour des églises ou des mosquées, et même dans les jardins de certaines résidences cossues. Sur les pentes des collines entourant la ville olympique, les petits monuments blancs semblent s'attrouper comme une armée de statuettes au garde-à-vous. Lorsqu'on s'approche, les dates gravées sur le calcaire font invariablement référence aux sinistres années de la guerre.

En parcourant la ville et les environs, on est bien sûr frappé par des immeubles détruits ici ou là, des plaques commémoratives, des restes de ruines, mais on voit bien que la ville renaît de ses cendres et sort inexorablement de sa misère, comme en fait foi un audacieux pont sur la rivière Miljacka, en forme de nœud. Cependant, lorsqu'on visite la banlieue avec pour guide le général à la retraite Jovan Divjak, président de l'Association « L'éducation construit la B-H », on est prévenu de ne surtout pas s'aventurer dans

Le général Divjak. © Michel Vaïs.

les montagnes environnantes (dont les skieurs dévalaient joyeusement les pentes aux Olympiques de 1984), de crainte qu'elles soient encore minées... mais cela, personne ne tient à le vérifier. Curieux bonhomme que ce général Divjak. Serbe et haut gradé de l'armée yougoslave, il est resté à Sarajevo pour organiser la défense de la ville pendant que ses collègues l'assiégeaient. Aujourd'hui considéré comme un traître et un criminel de guerre par les Serbes, c'est un héros national en Bosnie-Herzégovine.

Mais revenons à la pièce chilienne. *Villa* raconte l'histoire d'une villa. Une grande maison de riches, au cœur d'un jardin, qui existe vraiment dans un beau quartier de Santiago. Une maquette de la maison trône au centre du plateau, sur une table. Assises autour de la table, trois jeunes femmes discutent du sort que l'on devrait réserver à ce bâtiment désaffecté. On apprend qu'elles font toutes les trois partie d'une commission consultative créée par le gouvernement chilien pour faire des propositions. Car cette belle maison d'une blancheur éclatante a connu des heures sombres et abrité des manœuvres qu'il faut bien explorer. Pendant la dictature du général Pinochet (1973-1990), la Villa Grimaldi était un centre où l'on pratiquait la torture et le viol. Il reste d'ailleurs à l'intérieur des traces lugubres de ces sévices, sur les murs, les planchers, et dans quelques objets retrouvés, mais surtout dans la tête des tortionnaires encore bien vivants, autant que dans la mémoire douloureuse de leurs victimes.

Les trois jeunes femmes ont des avis différents sur le sort de la villa. L'une veut en faire un musée, une autre estime qu'il faut la détruire et la troisième, qu'il faut la préserver telle quelle, sans l'exploiter, mais en l'utilisant pour célébrer la paix. Chacune avance des arguments convaincants et plausibles, avec un entêtement parfois comique. Mais tout au long de la

Villa de Guillermo Calderón. Spectacle du Teatro Playa de Santiago, présenté au Festival de théâtre MESS à Sarajevo en octobre 2012.

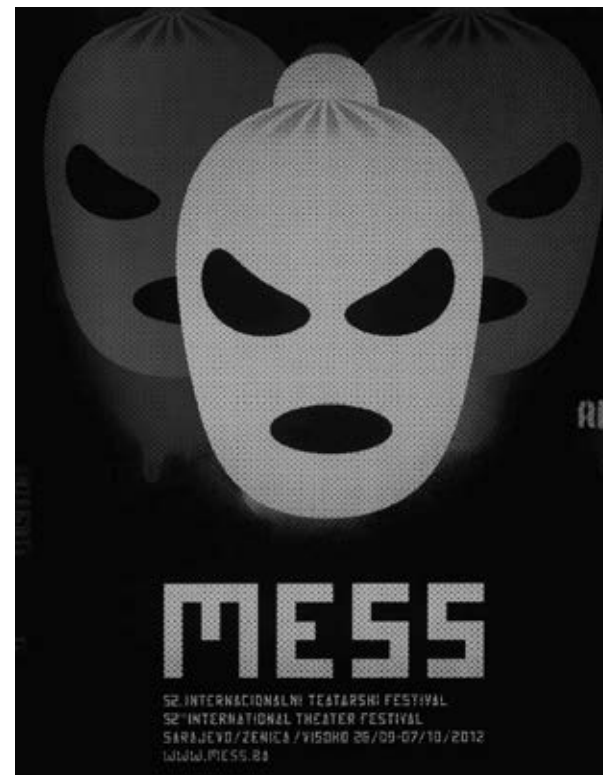
discussion, on se demande pourquoi le gouvernement chilien a donné des responsabilités aussi lourdes à de si jeunes femmes, coquettes et jolies, apparemment si éloignées des souvenirs évoqués par cette maison. Je ne pouvais m'empêcher de penser que cela ressemblait drôlement à une erreur de distribution ! Or cette question, les trois femmes se la posent aussi, mais sans le dire clairement. On apprend qu'elles ne se connaissaient pas avant de se retrouver dans cette salle et de se voir confier cette mission. En réponse à une question anodine, une d'entre elles signale qu'elle a 34 ans. Les autres ont à peu près le même âge. Et puis, celle qui arbore une longue chevelure blonde dit avoir des parents indiens mapuches, ce qui étonne les deux autres. C'est alors que la vérité jaillit comme une tonne de briques : cette ravissante jeune femme est *née* dans cette villa, fruit du viol de sa mère par un bel et jeune militaire blond. Les deux autres femmes aussi sont nées là. Ce qui explique pourquoi on les a réunies ici, et justifie l'impossible tâche dont on les a chargées.

Ouf ! Le sort de cette villa prend dès lors un tout autre sens. Il faut faire œuvre de mémoire, car les traces de l'abominable sont encore trop présentes. Ces jeunes femmes les portent dans leur propre chair, comme tant de milliers d'autres Chiliens et Chiliennes du XXIe siècle. Comme l'expliquent les trois personnages/comédiennes à la fin, certains ont sombré dans la dépression ou se sont suicidés, mais d'autres ont survécu à l'abject, comme Michelle Bachelet, devenue présidente de la République après avoir elle-même été torturée sous la dictature.

Se relever après l'horreur

Au Chili, *Villa* a été présentée dans la maison même de la torture, qui est encore intacte, ainsi que dans d'autres lieux aux usages similaires à l'époque de Pinochet. À Santiago comme à Sarajevo, une deuxième pièce, *Discurso*, était présentée ensuite, qui constituait un discours fictif à trois voix et par les mêmes comédiennes de la présidente Bachelet, construit à partir de plusieurs de ses interventions publiques. Entre les deux, il y avait un entracte pendant lequel, dans la villa originale, les spectateurs pouvaient visiter les lieux et observer des traces tangibles de son histoire. À Sarajevo, si des bâtiments semblables ont aussi existé (selon des témoignages des habitants), ils n'ont pas été conservés. Il n'empêche : le silence du public pendant l'entracte entre *Villa* et *Discurso* pesait lourd, comme en faisaient foi bien des mouchoirs sur des yeux humides.

Alors, que faire des traces de l'horreur ? Le musée de la guerre et de l'histoire de Sarajevo raconte avec un luxe inouï de détails l'inimaginable terreur qui a régné sur la ville entière, musulmans et chrétiens confondus, Bosniaques autant que Serbes bosniens et Croates, car ce pays est un modèle réduit de toute l'ancienne Yougoslavie. Le musée de la guerre témoigne aussi de l'extraordinaire inventivité de ce peuple, qui a survécu à 44 mois de pilonnage et de famine, alors que le terrible siège de Leningrad (Saint-Pétersbourg) en avait duré moins de 29.

S'il ne faut pas oublier le passé – sous peine d'avoir à le revivre –, on peut aussi y puiser de quoi supporter les douleurs en faisant la part des choses, la part des gens. D'un côté, les persécuteurs et les tortionnaires, de l'autre, les honnêtes gens pour qui tous les êtres humains sont nos semblables. Ce qui m'a éberlué, compte tenu du contentieux entre les habitants de Sarajevo et ceux de Serbie, c'est à quel point les acteurs serbes, surtout les vieux, sont adorés. Depuis toujours, m'a-t-on précisé, ces interprètes d'une grande force d'expression sont considérés comme des légendes vivantes, des trésors nationaux, partout dans l'ex-Yougoslavie. Certains acteurs slovènes aussi, mais ces derniers s'investissent tellement dans leurs rôles qu'ils se transforment au point de devenir méconnaissables, tandis que les Serbes restent eux-mêmes tout en composant des personnages extraordinaires et mémorables. Il fallait voir, au MESS, les déferlements de vivats fusant de la salle à la fin de certains spectacles de troupes serbes, auxquels les acteurs avaient conféré une vérité remarquable.

Ainsi se reconstruit, par la culture théâtrale, un réseau de solidarité entre les publics et les troupes, qui effectuent des tournées à travers les pays de l'ancienne Yougoslavie. Certains de ces nouveaux pays s'en sont mieux sortis que d'autres : la Slovénie, pays unitaire à forte tradition identitaire, est membre de la CEE et a déjà adopté l'euro, tandis que la Bosnie-Herzégovine, quasi ingérable avec ses trois coprésidents, ses douze gouvernements locaux et ses multiples communautés, n'aspire à y entrer qu'en 2020, au mieux. On dirait une « république de restes », bricolée avec les miettes restantes de l'ex-Yougoslavie. Il n'empêche : les mêmes spectacles parcourent la B.-H. et la Slovénie, comme la Croatie et la Macédoine, la Serbie et le Monténégro, attirant des publics fervents. On voit même des coproductions, dans lesquelles interprètes de différentes nationalités et religions se lancent la balle. La pièce coup-de-poing *Maudit soit le traître à sa patrie !* du Théâtre Mladinsko (texte et mise en scène d'Oliver Frljić), jouée en slovène, croate et serbe au Festival TransAmériques de 2012, en constitue un exemple éclatant. ■